

LA DÉCOLONISATION DE L'AFRIQUE À TRAVERS LES ENJEUX DIPLOMATIQUES DANS *LE VIEUX NÈGRE ET LA MÉDAILLE* DE FERDINAND OYONO

Richard Baffour OKYERE

University of Energy and Natural Resources, Sunyani

richard.okyere@uenr.edu.gh

Mawuloe Koffi KODAH

University of Cape Coast, Cape Coast

mkodah@ucc.edu.gh

&

Tahiru DJATO

University of Energy and Natural Resources, Sunyani

tahiru.djato@uenr.edu.gh

Résumé : Le continent africain a eu son indépendance depuis des années. En effet, la décolonisation de l'Afrique a commencé depuis 1955 avec l'indépendance du Soudan, suivi par le Ghana, l'ancien Gold Coast en 1957. A partir des années soixante, la majorité des pays sur le continent africain ont accédé à leur indépendance. Mais la question se pose de savoir comment la plupart de ces pays africains ont eu leurs indépendances ? Il est sans doute clair qu'une grande partie de ces pays ont lutté pour arracher leurs indépendances. Même ceux qui n'ont pas lutté ont adopté une stratégie d'engagement littéraire pour manifester pour leur indépendance. Le but primordial de cette recherche est de savoir quel autre moyen les messies africains ont utilisé pour arracher la liberté africaine. Pour répondre à cette question, nous avons adopté une analyse qualitative en adoptant l'outil analytique méta d'une source secondaire. Nous avons ensuite utilisé comme corpus l'œuvre littéraire de Ferdinand Oyono, *Le vieux nègre et la médaille* en utilisant un processus d'échantillonnage des dialogues ayant rapport avec les éléments de la diplomatie.

Mots-clés : décolonisation, diplomatie, Afrique, indépendance, œuvre littéraire

DECOLONIZING AFRICA THROUGH DIPLOMATIC ISSUES IN FERDINAND OYONO'S *LE VIEUX NÈGRE ET LA MÉDAILLE*

Abstract: The African continent has had its independence for years. Indeed, the decolonization of Africa began in 1955 with the independence of Sudan, followed by Ghana, formerly Gold Coast, in 1957. From the sixties, majority of countries on the African continent acceded to their independence. But the question arises as to how most of these African countries got their independence. It is undoubtedly clear that a large part of these countries have struggled to wrest their independence. Even those who did not struggle adopted a strategy of literary engagement to demonstrate for their independence. The primary purpose of this research is to know what other means African messiahs have used to wrest African freedom. To answer this question, we adopted a qualitative analysis by adopting the meta-analytical tool from a secondary source. We then used Ferdinand Oyono's literary text, *Le vieux nègre et la médaille*, as a corpus using a process of sampling dialogues related to the elements of diplomacy.

Keywords: Decolonisation, diplomacy, Africa, independence, literature

Introduction

La décolonisation des pays africains occupe une place importante dans l'histoire du continent africain. En effet, la décolonisation africaine a permis de libérer le peuple africain du joug de l'opresseur Blanc. Au fait, le processus de la décolonisation en Afrique a commencé par les colonies britanniques avec le Soudain en 1956 et le Ghana en 1957. Au contraire, les colonies françaises ont démarré ce processus de décolonisation de façon progressive. C'est ainsi que le Général de Gaulle a pris une initiative de laisser les colonies françaises choisir entre l'indépendance progressive ou l'appartenance à la communauté française présidé par Général de Gaulle. Toutes les colonies françaises à l'exception de la Guinée ont choisi d'appartenir à la communauté française. Il est important de noter que cette initiative proposée par le General de Gaulle n'a pas duré. Peu à après, Toutes les colonies françaises ont demandé le transfert du pouvoir au peuple noir. Ainsi, en 1960 plusieurs colonies françaises ont décidé d'arracher leurs indépendances, à savoir : le Cameroun, la Cote d'Ivoire, le Congo-Brazzaville, le Mali, cetera. Suite aux succès de ces colonies françaises, deux autres colonies sous l'encadrement belge, à savoir le Rwanda et l'Urundi (qui devient le Burundi), ont obtenu leurs indépendances en 1962. De surcroit, le Portugal qui était le premier colonisateur en Afrique ne voulait pas céder l'indépendance à ses colonies. Ceci déclenche un conflit sanglant entre le Portugal et ses colonies. Eventuellement, la chute du régime dictatorial de Salazariste au Portugal a donné la chance aux colonies portugaises comme l'Angola, le Mozambique et le Cap-Vert d'obtenir leurs indépendances. Il faut souligner à ce stade que plusieurs chercheurs ont essayé de traiter ce sujet d'une façon ou d'un autre. Par exemple, l'écrivain engagé André Gide a révélé certains problèmes d'injustice sur le continent africain dans ses œuvres littéraires. De surcroit, l'écrivain de l'œuvre « le Blanc et le Noir » dans la revue *Les Temps Modernes* Claudine Chonez a donné une impression ironique adoptant beaucoup de présuppositions, insinuation et les non-dits pour parler du sujet du racisme et la discrimination sur le continent africain surtout dans la zone francophone. Néanmoins, Chonez condamne fortement la colonisation en Afrique mais c'est sa manière de condamner le colon et la colonisation en Afrique qui tire notre attention. De la même façon Ferdinand Oyono dans son œuvre littéraire : *Une vie de boy*, révèle l'hypocrisie du colonisateur et l'église en Afrique. Mais ce sont son style et son approche qui nous ont le plus intéressé. Employant des critères d'analyse des éléments diplomatiques nous avons découvert qu'Oyono emploie certains éléments de la diplomatie dans *Une vie de boy*. Nous avons ainsi décidé d'analyser les autres livres littéraires d'Oyono pour savoir si ces éléments s'appliquent aux autres livres.

Dans cet article nous voulons savoir comment Oyono emploie des éléments de la diplomatie pour parler de la colonisation en Afrique. C'est pourquoi aimerions-nous nous focaliser sur son deuxième roman *Le vieux nègre et la médaille*. Dès lors la question centrale qui guidera cette étude est la suivante : Quelles sont les stratégies mises en place par les pères de l'indépendance pour libérer le continent noir ? Bernard Droz (2003) essaie de répondre à cette question dans son article en disant que :

[...] L'Afrique s'est vu imposer un ordre colonial qui reposait conjointement sur des chefferies domiciles et sur le mirage de l'assimilation proposé par une mince élite, alors même que toute une revendication d'émancipation sociale ou politique était impitoyablement réprimée.

Bernard D. (2003 : 20)

Tout d'abord, il faut noter ici que Bernard Droz ne répond pas directement à la question que nous avons posée mais il cherche plutôt à pointer le doigt à l'africain lui-même en soulignant le fait que les élites africaines eux-mêmes semble lutter contre la décolonisation en africain. Pour lui, au lieu de demander pour indépendance définitive, une mince élite africaine accepte plutôt une politique d'assimilation pour l'Afrique surtout en Afrique francophone. Dans la même veine, Clotaire Messi Me Nang (2007 : 283) affirme dans son livre : *l'histoire africaine en Afrique noire francophone, un double inversé de l'histoire coloniale ?* ce qui suit :

Jusqu'aux années 1960, le savoir africaniste sur l'Afrique était produit par des agents coloniaux (administrateurs, officiers, militaires, etc.) qui consacraient leurs loisirs à la rédaction de monographies sur les peuples habitant les contrées qu'ils administraient. Ces hommes étaient clairement partie prenante dans le processus de colonisation et n'avaient aucune formation académique.

Clotaire M.M. N, (2007)

L'histoire de la colonisation en Afrique a été rédigée par le colon lui-même qui ne connaissait pas l'histoire du peuple noir puisque la majorité d'entre eux n'avait pas une formation académique digne d'écrire sur le peuple noir. Au fait, H. d'Almeida- Topor et M. Lakroum (1992 : 36) soutient ce que Me Nang a dit en déclarant que : « Ces savoirs coloniaux contribuèrent largement à répandre une vision stéréotypée des sociétés et des territoires colonisés ; vision que l'école française participera à enraciner d'une génération à l'autre ». Et si l'histoire africain doit être racontée, et écrite cela doit être faite par l'africain lui-même. En effet, nous avons remarqué à travers notre recherche que la majorité des écrivains noirs à l'époque coloniale ont choisi une approche directe pour adresser les problèmes sociaux et surtout les effets néfastes de la colonisation en Afrique. Mais d'autres écrivains noirs ont décidé d'employer un langage de bois, c'est-à-dire un langage implicite pour parler de l'injustice du colon sur le continent africain. Le langage implicite selon Biljana Scott (2012 : 10) est « comme 'un iceberg submergé' et la communication explicite est comme 'le boug de l'iceberg » c'est-à-dire ce que l'on peut comprendre facilement. Pour elle, la communication implicite est plus puissante que la communication explicite. Nous verrons à ce stade comment le langage implicite a été employé dans le corpus choisi. Mais tout d'abord, il sera utile de souligner la méthodologie et le cadre théorique que nous avons adopté pour analyser les données choisies. Nous débutons par la méthodologie que nous avons adoptée.

0.1. Méthodologie de la recherche

Ce travail de recherche est purement qualitatif. Nous nous sommes appuyés sur l'outil analytique méta d'une source secondaire. Ensuite, nous avons adopté comme corpus un ouvrage littéraire d'Oyono, *le vieux nègre et la médaille* utilisant un processus d'échantillonnage des dialogues ayant rapport avec les éléments de la diplomatie. En plus, nous avons utilisé les six critères proposés par Constanze Villar dans son livre : *Éléments pour une théorie du discours diplomatique* pour décrypter les éléments diplomatiques dans notre corpus. Les six critères sont comme suivis : masquer une absence d'information précise ; éviter de répondre à des questions embarrassantes ; ne pas attirer l'attention sur un argumentaire défaillant ; ne pas choquer un interlocuteur ; dissimuler une vérité désagréable tout en feignant de la décrire ; cacher des objectifs réels inavouables (Constanze V. (2003).

0.2. Cadre théorique de l'étude

Pour mener notre travail, nous avons basé notre analyse sur trois théories majeures à savoir, la théorie du schéma de communication proposée par Roman Jakobson qui affirme que chaque théorie, chaque communication doit passer par trois phases principales : Le locuteur – le canal – interlocuteur. Cette théorie nous permettra d'analyser le schéma de la communication dans notre corpus. De plus, nous nous sommes aussi appuyés sur la mnémotechnique 3QOCP c'est-à-dire (qui, quoi, quel où comment, et pourquoi) proposé par Edward Deming en 1945 pour cerner, préciser et approfondir notre recherche. De surcroît, Nous avons appuyé sur la théorie des éléments du discours persuasif proposé par Aristote pour étudier les données. Aristote propose trois modèles d'analyser un discours à savoir le logos qui tâche analyser le raisonnement derrière la communication, le ethos, qui cherche à connaître la crédibilité du locuteur ou l'interlocuteur et enfin le pathos, qui a pour but de donner l'efficacité aux mots et aux expressions adoptées par le locuteur dans un processus de communication.

1. Analyse et interprétation des résultats

Avant d'analyser les données, nous mettrons tout d'abord l'accent sur le registre de langue, le registre littéraire, et les figures de style qui se trouve au sein du roman. De plus, nous chercherons à savoir s'il y a des éléments diplomatiques qui serviront à notre objectif. Il faut reconnaître le fait qu'un texte littéraire est le résultat d'un travail d'art, c'est-à-dire une création artistique. Ainsi, analyser un texte littéraire signifie tout d'abord mettre en valeur les intentions de l'auteur, ensuite il faut mettre en valeur les procédés et les figures de style que l'auteur utilise pour parvenir à ce but. Enfin, il faut faire comprendre les réactions et les émotions tout ce que le texte provoque chez le lecteur. Le roman commence avec une expression idiomatique qui décrit l'état déplorable du toit de raphia de la maison du protagoniste Meka. Ce toit de raphia est pourri qui permet au premier rayon de soleil de chaque jour de tomber dans la narine gauche du protagoniste : « Meka était en avance sur le « bonjour du Seigneur », le premier rayon de soleil qui lui tombait habituellement dans la narine gauche, en s'infiltrant par l'un des trous du toit de raphia pourri et criblé de ciel

» Oyono, F., (1956). Tout d'abord, Oyono adopte l'expression, '*le bonjour du Seigneur*' pour créer une certaine image dans la pensée du lecteur. Ce n'est pas que Meka voulait toujours se réveiller à l'aube mais il était obligé à cause de l'état déplorable de sa maison. On remarque tout au début du roman que le protagoniste Meka, a des difficultés avec sa maison. Sa maison était dans un état déplorable et cet état déplorable de la maison l'oblige à se réveiller chaque jour avant '*le bonjour du Seigneur*'. En effet, l'auteur semble utiliser l'expression '*le bonjour du Seigneur*' pour créer peut-être un effet religieux dans le roman, ou peut-être il voulait démontrer que Meka était un homme religieux. De surcroît, il faut noter que Oyono adopte un langage religieux et surtout biblique pour illustrer peut-être que Meka était un bon chrétien. Il est important de noter qu'Oyono lui-même avait servi la messe de dimanche quand il était petit à l'église catholique dans son pays natal, le Cameroun. Ce fait est bien illustré dans le personnage de Meka, qui utilise une allégorie biblique pour demander à sa femme de se réveiller parce qu'il avait des ennuis.

Réveille-toi ! Comment peux-tu dormir quand j'ai des O femme aussi faible que les apôtres du Seigneur sur le mont des Oliviers ! Tu sais que je dois me présenter très tôt chez le commandant. Prions !... Tu laisseras les prières à tous les saints. Je ne veux pas être en retard... Au nom du père.

Oyono, F., (1956 : 10)

Tout au long du roman, Oyono adopte des textes religieux et fait parfois référence à des scénarios bibliques peut-être pour parler de sa nouvelle fois et ou peut-être pour discuter l'hypocrisie de la mission religieuse en Afrique. Au début du roman l'on peut ressentir que Meka est un bon chrétien qui prie chaque jour avec sa famille. Ceci est confirmé par sa femme quand Meka s'apprêtait pour aller voir le commandant au quartier blanc : « tu es très bien, on dirait un pasteur américain ». Meka devient souriant quand sa femme lui avait comparé à un pasteur américain. C'était comme s'il était obligé de s'habiller et de se comporter comme un prêtre européen. Il faut souligner que malgré le fait que Meka veut devenir un bon chrétien aux yeux du prêtre, il continue à avoir des difficultés avec la consommation de l'arki, la boisson locale.

Si le commandant sent que j'ai bu de l'alcool, ce sera la prison...on avait interdit aux indigènes la distillation de leur alcool de bananes... l'arki était aussi rare qu'une larme de chien

Oyono, F., (1956 : 16)

En effet, le fait que Meka ait bu l'arki l'avait mis dans une situation dramatique, car « Meka était souvent cité en exemple de bon chrétien à la Mission catholique de Doum » (Oyono, F., 1956 : 17). Oyono utilise une hyperbole pour comparer la rareté de l'arki à une larme de chien. Cette comparaison est en fait une exagération puisque on ne voit jamais larme d'un chien, mais l'auteur a employé une hyperbole pour créer une exagération dans la comparaison. Il réussit à créer cet effet car la mission catholique avait qualifié l'arki comme « une boisson du diable ». Selon le Père Vandermayer, la boisson locale, l'arki, « noircissait les dents et l'âme de ses paroissiens ». (Oyono, F. 1956 :16) De plus, Oyono

adopte un ton ironique dans la description de Meka, le protagoniste du roman. Oyono décrit Meka comme un exemple de « bon chrétien à la Mission catholique de Doum. Il a donné ses terres aux prêtres et habitait une petite case misérable au village dont la mission portait le nom et qui s'étendait au pied du cimetière chrétien ». (Oyono, F., 1956 :16) De façon ironique, Meka avait donné ses terres aux prêtres catholiques alors qu'il habitait lui-même dans une petite case misérable au village. Il faut noter qu'Oyono avait utilisé le non-dit un élément diplomatique ici. C'est-à-dire, il cherche dire quelque chose sans le dire ouvertement pour exposer comment les prêtres exploitent les indigènes noirs au nom de la religion. Nous remarquons ici que la religion était adoptée par le colonisateur comme un instrument d'exploitation du colonisé. De façon satirique, Meka avait eu « la grâce insigne d'être le propriétaire d'une terre qui, un beau matin, plut au Bon Dieu ». Ironiquement cette grâce insigne était prononcée par un père blanc qui avait révélé sa divine destinée. Cette révélation de la divine destinée de Meka était en fait une fabrication qui a pour objectif de remercier Meka d'avoir donné ses terres aux missions catholiques. Selon Meka, « comment pouvait-on aller contre la volonté de Celui-qui-donne ? » (Oyono, F., 1956 :16). Meka était obligé de donner ses terres aux missions catholiques car la mission catholique lui a fait croire que donner ses terres aux missions religieuses c'est donner ses terres à Dieu lui-même. Selon Oyono, entre-temps Meka avait été « recrée par le baptême ». Mais qu'est-ce que veut dire « être recréer par le baptême ». En fait, Oyono semble dire ici qu'« être recrée par le baptême » veut dire se comporter, s'habiller et penser comme un prêtre blanc. C'est comme ça le baptême de la récréation ? Au fait, la veille de l'inauguration de l'église à Doum par l'évêque, on avait invité Meka de choisir sa place dans l'église. Meka avait opté « pour le ciment poussiéreux et nu, zébré de mouches et réservé aux misérables.... C'était là que Meka suivait l'office tous les dimanches à côté d'un vieux lépreux ». (Oyono, F., 1956 :16) Ici, Oyono adopte un ton sarcastique pour décrier le choix misérable de Meka. On pose la question de savoir pourquoi Meka avait choisi un endroit si misérable dans l'église ? De plus, nous aimerons savoir pourquoi la mission catholique avait créé un endroit si misérable au sien d'une église pour les indigènes. En effet, c'est très ironique et même satirique pour Meka de choisir cet endroit car c'est lui le propriétaire de la terre où l'église était bâtie. Ici, Oyono semble adopter encore un élément diplomatique, l'insinuation pour dévoiler l'hypocrisie du colonisateur. Nous remarquons qu'Oyono essaie de masquer ses vraies intentions pour critiquer l'église sans le dire ouvertement. Dans ce cas, l'auteur laisse le lecteur à faire son propre jugement du choix fait par Meka. De plus, l'on peut présupposer que le vieux Meka n'est pas lui-même. Il est sous une influence inférieure. L'auteur soutient cette présuppositions disant que :

Malgré la distance qui sépare Meka de la Table du Bon Dieu, Meka y arrivait toujours le premier pour la communion et même avant le prêtre. On le voyait revenir perclus d'humilité, habité par le Seigneur, le front rutilant, transfiguré.

Oyono, F. (1956 :16)

Oyono fait un portrait d'un vieil homme « domestiqué » au nom de la religion. Meka venait toujours à l'heure même avant le prêtre. Pour Tous les villageois de Doum, « Meka était un grand favori dans la course au paradis » peut-être parce qu'il avait donné ses terres à la mission catholique ou peut-être grâce à son front qui était toujours « rutilant et transfiguré pendant la communion à l'église » (Oyono, F., 1956 :17). C'est un peu intéressant de reconnaître le fait que chaque fois que Meka soit avec un Blanc, il avait toujours une mine de « saint homme ». En fait, « Meka était assis à côté d'un Blanc qui le conduisait. Il se penchait de temps en temps à la portière pour que tout le village pût le voir... tout le village était chez Meka. Celui-ci avait abandonné sa mine de saint homme... » (Oyono, F., 1956 :16). L'on peut remarquer que Meka est « un homme fabriqué » au nom de la religion. Il doit porter une mine sainte chaque fois qu'il est avec le Blanc pour montrer son humilité. En fait, Oyono souligne ce comportement hypocrite chez Meka car Meka continue toujours à boire l'alcool local malgré le fait qu'il savait que boire « l'alcool local noircissait les dents et l'âme et que quiconque boit cette boisson locale commettait « un perché mortel en avalant chaque gorgé » (Oyono, F., 1956 :16). En effet, ce n'est pas sans un petit pincement au cœur que Meka entrait de temps en temps chez Mami Titi, la vendeuse clandestine de l'african gin. Selon Meka, il ne fallait pas qu'il donnât de mauvais exemples aux indigènes de Doum mais il pose une question intéressante pour comprendre comment est-ce que « la bouche qui a tété peut oublier la saveur du lait » (Oyono, F., 1956 :17). Il souligne ce fait disant que « Comment aurait-il pu oublier « l'african-gin » dont quelques gouttes lui étaient tombés sur la langue à un âge où il n'avait pas de poils sur le ventre et où il n'avait pas encore goûté au Seigneur » (Oyono, F., 1956 :17). Meka avoue ici que bien qu'il veuille être un bon chrétien pour les indigènes de Doum, c'est impossible d'abandonner une boisson qu'il a connu depuis son enfance qui représente même pour lui un médicament. « Cette boisson était avant tout un médicament. Il ne sentait plus ses rhumatismes chaque fois qu'il en buvait » (Oyono, F., 1956 :12).

Pour Meka, il a connu la boisson locale, l'arki même avant qu'il eût accepté le Seigneur. Pour ne pas décevoir le Père Vandermayer, Meka doit avouer chaque fois qu'il se laisse boire l'arki en confessant au révérend Père Vandermayer: « Mon Père, j'ai éteint ma soif alors qu'elle était tout à fait supportable ». (Oyono, F., 1956 :17). A cette confession, le père Vandermayer répond toujours en disant : « Mon frère, éteindre sa soif n'est pas un péché, ne sois pas plus rigoureux que les lois de Dieu et de L'Eglise. Meka avait alors sa communion du lendemain assurée ». (Oyono, F., 1956 :17). Ici, Oyono adopte un ton satirique pour ridiculiser la rigidité de la religion. Les indigènes étaient souvent empêchés de boire la boisson locale alors que les liqueurs et les vins européens étaient tout à fait acceptés et recommandés aux indigènes. C'est un peu satirique parce que ce comportement hypocrite a été appris par Meka qui est devenu de temps-en-temps hypocrite envers le colonisateur lui-même. En effet, pendant la réunion entre Meka et le chef des blancs on remarque ce comportement hypocrite du colonisateur quand le chef des Blancs essaie de convaincre Meka qu'il est un vrai de la France :

Meka, tu es quelqu'un parmi les hommes. Depuis que je suis dans ce pays, jamais je n'ai vu un cacao aussi bien séché que le tien... Tu as beaucoup fait pour faciliter l'œuvre de la France dans ce pays. Tu as donné tes terres aux missionnaires, tu avais donné tes deux fils à la guerre ou ils ont trouvé une mort glorieuse. Tu es un ami.

Oyono, F. (1956 :26)

L'on remarque ici que le chef des Blancs est un vrai diplomate qui adopte un langage de bois pour convaincre Meka à comprendre qu'il est un ami de la France. Tout d'abord, le commandant appelle Meka au quartier des Blancs pour lui parler de la médaille qu'il allait recevoir. Analysons maintenant le dialogue entre le commandant et Meka. « Meka tu es quelqu'un parmi les hommes » (Oyono, F., 1956 :26). Ces mots qui sortent de la bouche du commandant sont ironiques et très hypocrites, car c'est évidemment clair que Meka n'est rien parmi les Blancs. Le commandant adopte un style approuvatif, un élément diplomatique pour persuader son interlocuteur Meka. Le style d'approbation est souvent adopté en diplomatie pour avoir une ambiance amicale pendant une négociation. Ce commentaire prononcé par le commandant visait une assurance de fidélité chez Meka. Le commandant voulait confirmer à Meka qu'il est très cher pour la France et que la France tient beaucoup à lui. En fait, la plus forte raison pour laquelle Meka est considérée comme « quelqu'un parmi les hommes » est liée ses cacaos qui sont le plus séché à Duom et à cause du fait qu'il a beaucoup fait pour faciliter l'œuvre de la France dans son pays. En fait, cette raison est plutôt satirique et ironique car le colonisateur ne s'intéressait qu'aux cacaos et aux minéraux naturels de l'Afrique et non pas l'africain lui-même. Selon Owusu-Sarpong, « il y a une inlassable référence aux forces économiques qui ont motivé la colonisation. Les bénéfices matériels et spirituels n'apparaissent que d'une façon lointaine. ». (Owusu-Sarpong, A. 1986 : 65). Pour lui, la colonisation était présentée comme une opération de conquête qui a été déclenchée par les besoins économiques de l'Europe. Il souligne aussi que la colonisation a entraîné la dépossession culturelle, politique, économique, historique et sociale du colonisé au profit du colonisateur. Le chef des Blancs a souligné ce point de vue disant que : « depuis que je suis dans ce pays, jamais je n'ai vu un cacao aussi bien séché que le tien... Tu as beaucoup fait pour faciliter l'œuvre de la France dans ce pays » (Oyono, F., 1956 :65). Meka va recevoir la médaille de la France parce qu'il a facilité la vision de la France en Afrique. Meka avait perdu ses deux fils dans « une guerre glorieuse » non pas pour l'Afrique mais plutôt pour la France. L'on peut poser la question pour savoir comment on peut qualifier une guerre comme « glorieuse ». Est-ce une guerre glorieuse parce que les deux fils de Meka ont trouvé la mort pour la France ? Est-ce que Meka représente « un vrai ami » de la France parce qu'il avait donné ses terres à la mission catholique ? Ou bien c'est parce que le colonisateur profitait de ses cacaos secs ? Le commandant qui essuya une larme imaginaire dit à Meka, « Tu es un ami ». Une larme hypocrite, Une larme malhonnête, une larme diplomatique qui vise à bien négocier son intérêt. Il est important de noter qu'après la rencontre entre le chef des Blancs et Meka, le chef des blancs a serré la main par-dessus la table et termina : « la médaille que nous te donnerons veut dire que tu es plus que notre ami » (Oyono, F., 1956 : 28). Dans

une négociation, serrer la main de quelqu'un c'est être en accord avec la personne. Selon le sociologue Erving Goffman, serrer la main de quelqu'un, ce n'est pas seulement saluer un collègue, c'est encore confirmer son appartenance à un certain groupe social en employant son idiome cérémoniel. La poignée de main s'intègre aussi dans une sociologie des interactions, dans une anthropologie de la communication.

Dans ce processus de négociation l'on peut remarquer que le commandant a bien réussi à adopter les éléments de la diplomatie pour convaincre Meka à accepter une médaille de la France. Néanmoins c'est un honneur qui est douté par l'ami de Meka, Ignace, qui souhaite le meilleur vœu à Meka disant : « Je suis content pour toi mon frère, mon vœu est que tu puisses gagner une autre médaille, la vraie... » (Oyono, F., 1956 :28). L'ami de Meka, Ignace, nous pousse à méditer sur la médaille que Meka allait recevoir. On pose la question de savoir ce qui représente vraiment cette médaille pour Meka et pour les indigènes africains. En fait, Ignace questionne même la qualité de la médaille que Meka allait recevoir. Ceci nous pousse à douter la vraie qualité de la médaille et si la qualité de la médaille est en doute pourquoi attaché tant d'importance à cette médaille ?

Au niveau littéraire, Oyono engage le lecteur à réfléchir et à questionner les vraies intentions de la médaille donnée par la France. Est-ce que cette médaille est dans l'intérêt de la France ? Ou bien est-ce que cette médaille est vraiment un honneur pour Meka ou plutôt c'était pour son dévouement à la France

-Le moment de « gloire » pour Meka

Le moment de « gloire » est arrivé pour Meka. C'est le 14 Juillet et Meka doit recevoir la médaille comme prévue par sa famille. Il est important de noter ici que nous avons décidé de mettre le mot « gloire » entre guillemets parce que le mot en contexte ne représente pas la gloire qu'on s'attendait pendant la cérémonie de 14 juillet. En fait, Meka est même choqué par la présence du chef des Blancs. Il pose la question : « c'est lui, le grand chef » (Oyono, F., 1956 :102) car il ne savait pas avec qui le comparer. Ce qui frappe Meka c'est le volumineux dessous du menton du chef des Blancs qui cachait à moitié son nœud de cravate et qui faisait trembler le dessous de son menton semblable à « un vieux sein couleur de latérite » (Oyono, F., 1956 :102). La description du grand chef des blancs est plutôt satirique et ironique car la description indique un homme qui est « gonflé par la richesse » de tel sort qu'il n'arrive pas à bien marcher. De plus, il est important de reconnaître que la médaille donnée au Grec, un autre récipiendaire d'une médaille, est différente de celle de Meka. En fait, « Meka eut le temps de constater que sa médaille ne ressemblait pas à celle du Grec » (Oyono, F., 1956 :102). Il est aussi important de savoir que les Grecs étaient reconnus par les Blancs comme des hommes d'affaires qui aident beaucoup le quartier blanc à cause de leur richesse. Ici, Oyono voulait soulever un élément de la discrimination qui avait existé et qui continue à exister entre la race noire et le quartier des Blancs. Il laisse le lecteur faire ce jugement pour lui-même sans noter cette discrimination de façon explicite. De surcroît, il faut remarquer qu'Oyono tente d'exposer l'hypocrisie du colonisateur une fois de plus lors que Meka invite le Haut-Commissaire et son adjoint à manger avec lui le bouc que son beau-frère lui avait donné pour célébrer sa médaille. Meka souligne cette invitation avec un proverbe qui dit : « si tu

veux savoir ce qu'un ami pense de toi, bois quelques gobelets avec lui » (Oyono, F., 1956). A ce stade de la négociation, Meka essaie d'employer l'art de la persuasion, un élément de la diplomatie pour convaincre le Haut-commissaire d'accepter son invitation. Pour justifier cette invitation, Meka donne la raison pour laquelle il invite le grand chef des Blancs chez lui au quartier noir. Il révèle sa raison principale en disant que :

Depuis que les Blancs sont ici, il n'a jamais vu un Blanc inviter un indigène ni, un indigène inviter un Blanc. Etant donné qu'ils sont maintenant des amis ou plus que cela comme le grand Chef l'a dit, il faut bien que quelqu'un commence.

Oyono, F. (1956 :119)

En fait, Meka avait initié une négociation très convaincante parce qu'il voulait persuader le chef des Blancs à accepter son invitation. Nous aimerons maintenant étudier ce processus de négociation adopté par Meka. Tout d'abord, Meka fait une requête au Haut-Commissaire et son adjoint. Il demande si c'était possible pour le Haut-Commissaire et son adjoint de venir manger avec lui le bouc que son beau-frère lui a apporté pour célébrer la médaille que vous lui avez donnée.

Ensuite, il donne la raison pour cette requête en disant que : « depuis que les Blancs sont ici, il n'a jamais vu un Blanc inviter un indigène ni un indigène inviter un Blanc. ». Meka donne cette raison convaincante pour obliger le Haut-commissaire à accepter son invitation. La stratégie adoptée par Meka à ce stade de la négociation mérite notre attention. Meka cite un fait qui était à la fois accepté et reconnu par son interlocuteur et ensuite il utilise la parole de son interlocuteur, le Haut-Commissaire, contre lui-même en soulignant le fait que : « étant donné qu'ils sont maintenant des amis ou plus que cela comme le grand Chef l'a dit, il faut bien que quelqu'un commence » (Oyono, F., 1956 :120). L'expression « comme le grand Chef l'a dit » adoptée par Meka ici est un art de la négociation par excellence qui oblige son interlocuteur à accepter son invitation. A ce niveau, son interlocuteur, le Haut-Commissaire, ne peut qu'accepter ce fait. Cet art de diplomatie est souvent efficace lorsque vous connaissez déjà votre interlocuteur. Meka connaît bien son interlocuteur. Il a bel et bien fait sa recherche sur son interlocuteur et il a utilisé cette connaissance dans le processus de la négociation. Meka a aussi employé quelques éléments de la diplomatie pour initier cette négociation avec le Haut-Commissaire, à savoir l'affirmation, la proposition, l'observation et l'obligation de l'autrui.

Regardons maintenant comment le Haut-Commissaire a répondu à cette demande. En fait, « Le Haut-Commissaire pinça le bout de son nez entre le pouce et l'index. Il commence à parler lentement, posément, comme si chaque mot qu'il disait était le dernier » (Oyono, F., 1956 :120). La posture et les gestes du Haut-Commissaire sont très importants dans notre analyse. Le Haut-Commissaire a pris du temps pour bien réfléchir sur la demande de Meka, un élément très clé dans une négociation diplomatique. A travers l'interprète le Haut-Commissaire disait qu'il mangera le bouc de Meka en pensée et pleure de ne pouvoir venir le manger avec lui dans sa case parce qu'il devait partir. Ensuite, le Haut-Commissaire avait promis Meka qu'il allait manger chez lui la prochaine fois. Cette

réponse du Haut-Commissaire est une réponse diplomatique qui affirme ses intentions mais que en réalité ne sera pas possible : « Le grand Chef des Blancs est évanoui de plaisir pour l'invitation que tu lui as faite. Il mange ton bouc en pensée et pleure de ne pouvoir venir le manger avec toi dans ta case parce qu'il s'en va... » (Oyono, F., 1956 :120).

La réponse du grand Chef des Blancs en relation de l'invitation de Meka est une stratégie diplomatique très souvent utilisé de nos jours sans réfléchir. Tout d'abord, le grand chef des Blancs accepte avec plaisir l'invitation, en fait, il était évanoui avec plaisir pour l'invitation de Meka. Il affirme ensuite qu'il mange en fait le bouc de Meka en pensée. On se pose la question de savoir comment l'on peut manger en pensée ? Mais c'est une façon de communication adopté par le Haut-Commissaire pour dire à Meka que lui, le Haut-Commissaire, n'a pas besoin de venir chez lui car il mange déjà avec Meka dans son esprit. En réalité, à ce niveau, le Haut-Commissaire avait rejeté l'invitation de Meka sans utiliser une affirmation négative. Le Haut-Commissaire n'a pas dit à Meka : « Je suis désolé mais je ne peux pas venir chez vous parce qu'il doit partir chez moi le plus vite possible ». Il adopte une stratégie diplomatique pour persuader Meka qu'il mange avec lui en esprit. Ensuite, le Haut-Commissaire donne une raison sentimentale pour montrer à Meka qu'il pleure de ne pouvoir venir manger le bouc avec lui dans sa case. Néanmoins, le Haut-Commissaire avait promis un commencement d'une saison nouvelle entre les indigènes et le colon. L'on peut remarquer ici que dans cet échange entre Meka et le Haut-Commissaire, Oyono adopte un style de communication unique mettant l'accent sur l'art de la diplomatie y compris l'art de la négociation. Enfin de compte, Meka et les indigènes ressemblés étaient content de la question posée par Meka. Malgré ce fait, les indigènes étaient contents que Meka ait posé cette question. Ils serrent la main de Meka disant : « Tu es quelqu'un ! Tu as dit ce que nous pensions. Tu es le propre sang de ton valeureux père. Nous comptons tous sur toi à Doum » (Oyono, F., 1956 :120). Cette négociation entre Meka et le Haut-Commissaire emploie quelques éléments de la diplomatie qui soulignent l'efficacité de ces éléments dans l'art de la négociation. Les événements du jour sont presque terminés et « lorsque M. Fouconi, le commandant du quartier des Blancs, vit que l'atmosphère devenait ne peut plus agitée au foyer Africain, il s'inclina vers le Haut-Commissaire... celui-ci se leva le premier. Tous les Blancs de l'estrade l'imitèrent... les Blancs s'en allèrent par la porte qui s'ouvrait derrière eux. Ce qui leur évita de passer parmi les Noirs au fond de la salle » (Oyono, F., 1956 :121). L'on peut remarquer ici le niveau de la ségrégation qui se trouvait à l'époque. On remarque aussi qu'il n'y pas de représentant de la race noire sur l'estrade. « Le Haut-Commissaire et tous les Blancs français de Doum étaient assis sur l'estrade avec les Grecs, ceux-là mêmes qui empêchaient les Noirs d'être riches. Aucun indigène n'était sur l'estrade avec eux. Il n'avait causé entre amis avec aucun indigène ». De plus, on note la manière diplomatique adoptée par le commandant pour faire quitter le Haut-Commissaire et son adjoint de la cérémonie sans rien dire aux notabilités noires. Si l'interprète avait essayé d'expliquer quelque chose aux notabilités mais cela a suscité des rires. Après avoir gagné un peu de silence, l'interprète essaie de communiquer la pensée du Haut-Commissaire disant que : « Le commandant m'a chargé de vous dire que le grand Chef est fatigué ; Parce qu'il mange beaucoup ! blagua un invité de la cérémonie » (Oyono, F., 1956 :124). A vrai dire,

c'est un peu satirique et ironique car le Haut-Commissaire était un grand quelqu'un avec un poids extraordinaire qui donne l'impression d'un gourmand. Ces éléments diplomatiques soulignent le fait qu'Oyono a bel et bien employé certains éléments diplomatiques dans ses livres

Conclusion

Il ressort clairement de notre étude que bien que *le vieux nègre et la médaille* soit un texte fictif, il y a sans doute des éléments de la réalité cachés derrière les personnages imaginaires qui y vivent. Nous avons remarqué à travers nos analyses qu'Oyono emploie certains éléments de la diplomatie qui sont bien utilisés dans un contexte littéraire. De plus, nous avons aussi observé que la langue littéraire et le langage diplomatique pourraient être complémentaires compte tenu du comment la langue littéraire est employée par le locuteur ou l'écrivain. Nous remarquons à travers nos analyses que l'écrivain adopte certains éléments de la diplomatie comme l'insinuation, le chantage, la communication implicite, la présupposition et le non-dit. Cette œuvre littéraire pourrait s'appliquer à nos vies quotidiennes pour vivre paisiblement avec l'autrui. De plus, l'on pourrait aussi adopter cette technique de communication dans un processus de négociation.

Références bibliographiques

- Bernard D. (2003). Regard sur la décolonisation de l'Afrique noire, Labyrinthe, atelier interdisciplinaire, <https://doi.org/10.4000/labyrinthe>
- Clotire M.M. N. (2007). L'histoire africaine en Afrique noire francophone, un double inverse de l'histoire coloniale ? thèses doctorales.
- Constanze V. (2003). Eléments pour une théorie du discours diplomatique, Thèse soutenue à
L'Université de Bordeaux, France
- Villar, C. (2006), *Le Discours diplomatique*, Paris, Le Harmattan
- Biljana S. (2013). What is left unsaid is often more powerful and poetic, The guardian.com, 12 May, 2012,
- H. d'Almeida-T & M. L. (1992). Quel passé pour l'Afrique ? dans *L'Afrique occidentale au temps des Français. Colonisateurs et colonisés 1860-1960*, C. Coquery-Vidrovitch et O. Goerg dir., Paris,
- Oyono, F. (1956). *Le vieux nègre et la médaille*. Julliard, Paris
- Owusu-Sarpong, A. (1986). *Le temps historique dans l'œuvre théâtrale d'Aimé Césaire*, L'Harmattan, Paris